

CXXXIII.

L'amour de la progéniture est la loi générale de la nature, depuis la lionne et ses lionceaux jusqu'à la cane et ses canards. Rien n'aiguise leur bec ou leurs griffes comme une invasion parmi leurs nourrissons ou leur couvée, et qui-conque a vu un *nourriciaire* humain sait combien les mères se complaisent aux cris et aux rires de leurs enfants. Or, pour ne pas fatiguer plus longtemps votre patience, on peut juger par la force de l'effet, de la force encore plus grande de la cause.

CXXXIV.

Si je disais que le feu sortait des yeux de Gulbeyaz, ce ne serait rien dire : — car ses yeux lançaient continuellement des flammes ; si je disais que ses joues se couvrirent de teintes les plus vives, je ferais seulement tort au teinturier : car l'expression de sa passion avait quelque chose de surnaturel. Jamais, jusqu'à ce jour, un seul de ses désirs n'avait été contrarié : vous qui savez ce que c'est qu'une femme contrecarrée (et le nombre est grand de ceux qui savent cela), vous ne sauriez vous faire une idée de celle-ci.

CXXXV.

Sa fureur ne dura qu'une minute, et ce fut fort heureux : — un moment de plus l'eût tuée ; mais l'intervalle de sa durée fut comme un coup d'œil rapide jeté sur l'enfer. Il n'y a rien de plus sublime qu'un courroux énergique, horrible à voir, mais grandiose à décrire, pareil à l'Océan faisant la guerre aux rochers d'une île. Les passions profondes qui flamboyaient dans toute sa personne faisaient d'elle comme un bel orage incarné.

CXXXVI.

Ce serait comparer une tempête vulgaire à un typhon que de mettre en parallèle avec sa rage une fureur commune, et cependant elle ne sentit pas le besoin de s'élancer dans la lune, comme le modéré Hotspur de notre barde immortel : sa colère prit un diapason moins élevé. Ce fut peut-être le résultat de la douceur de son sexe ou de son âge. — D'abord, elle se fût volontiers écriée, avec le roi Lear : « Tue !

tue ! tue ! » mais bientôt sa soif de sang s'éteignit dans les larmes.

CXXXVII.

Sa colère éclata comme un orage, et comme un orage elle passa, et passa sans paroles. — Par le fait, elle ne pouvait parler. A la fin, la honte naturelle à son sexe se fit jour. Jusque-là, ce sentiment avait été faible en elle ; mais alors il s'épancha librement, comme l'eau à travers une subite issue : car elle se sentait humiliée, et aux personnes de son rang l'humiliation est parfois utile :

CXXXVIII.

Elle leur enseigne qu'ils sont de chair et de sang ; elle leur donne aussi à entendre que les autres, bien que d'argile, ne sont pas tout à fait de boue ; que les urnes et les cruches sont sœurs, — également fragiles, et l'œuvre du même potier, bien que n'étant pas nées des mêmes pères et mères : elle enseigne, — Dieu sait tout ce qu'elle peut enseigner ; parfois ses leçons corrigent, et très souvent elles vont à leur but.

CXXXIX.

Sa première pensée fut de couper la tête de Juan ; la seconde, de se borner à couper — court à sa connaissance ; la troisième, de lui demander où il avait été élevé ; la quatrième, de l'amener à repentance par la raillerie ; la cinquième, d'appeler ses femmes, et de se mettre au lit ; la sixième, de se poignarder ; la septième, de condamner Baba à la bastonnade ; — mais sa grande ressource fut de se rasseoir, et de pleurer, comme cela va sans dire.

CXL.

Elle songea à se poignarder ; mais à cela il y avait un inconvénient, c'est qu'elle avait le poignard sous la main ; car les corsets, en Orient, ne sont pas remboursés, de sorte qu'un poignard les traverse pour peu qu'on frappe fort ; elle songea à tuer Juan, — mais, hélas ! le pauvre garçon ! bien qu'il l'eût mérité par son peu d'empressement, lui couper la tête n'était pas le moyen le plus sûr pour arriver au but, — c'est-à-dire à son cœur.

CXLII.

Juan fut ému ; il avait pris son parti sur la chance d'être empalé ou coupé par morceaux pour servir de nourriture aux chiens, ou mis à mort au milieu d'affreuses tortures, ou jeté aux lions, ou donné en amorce aux poissons ; et c'est ainsi qu'il s'était héroïquement résigné à tout, plutôt que de pécher, — à moins que ce ne fût de son plein gré ; mais tous ces grands préparatifs de mort se fondirent comme de la neige devant les pleurs d'une femme.

CXLIII.

De même que Bob Acre sentait son courage lui glisser des mains, de même la vertu de Juan se relâcha, je ne sais trop comment ; d'abord il se demanda comment il avait pu refuser, puis s'il était temps encore de faire sa paix ; puis il accusa sa sauvage vertu, comme un moine se repent de son vœu, ou une dame de son serment, repentir qui se termine habituellement par une légère infraction aux deux engagements.

CXLIII.

Il se mit donc à bégayer quelques excuses ; mais, en pareille matière, les mots ne suffisent pas, fussiez-vous recourir à tout le vocabulaire des muses, au caquet le plus fashionable d'un dandy, ou à toutes les métaphores dont Castlereagh fait abus ; au moment même où un languissant sourire commençait à le flatter de l'espoir d'obtenir sa grâce, mais avant qu'il osât s'aventurer plus loin, le vieux Baba entra un peu brusquement.

CXLIV.

« Épouse du soleil et sœur de la lune ! » (ce fut ainsi qu'il s'exprima) « impératrice de la terre, qui, par le froncement de vos sourcils dérangeriez l'harmonie des sphères, et dont le sourire fait danser de joie toutes les planètes, votre esclave vous apporte un message, — il espère qu'il n'est pas venu trop tôt, — un message qui mérite peut-être votre sublime attention : le Soleil en personne m'envoie, comme un rayon, vous annoncer qu'il va venir ici. »

CXLV.

— « Est-ce comme vous le dites ? » s'écria Gulbeyaz ; « plutôt au ciel qu'il ne voulût pas briller aujourd'hui ! Mais dites à mes femmes de former la voie lactée. Allez, ma vieille comète ! avertissez les étoiles ; et toi, chrétien, mêle-toi avec elles comme tu pourras, et si tu veux que je te pardonne tes mépris passés... » Ici elle fut interrompue par un murmure confus, puis par une voix qui cria : « Le sultan arrive ! »

CXLVI.

D'abord vinrent les femmes de Gulbeyaz, en file respectueuse ; puis les eunuques blancs et noirs de Sa Hautesse : le cortège pouvait avoir un quart de mille de longueur. Sa Majesté avait toujours la politesse de faire annoncer ses visites longtemps à l'avance, surtout de nuit ; car étant la dernière des quatre épouses de l'empereur, elle était, comme de raison, la favorite.

CXLVII.

Sa Hautesse était un homme d'un port grave, coiffé jusqu'au nez, et barbu jusqu'aux yeux ; sorti d'une prison pour monter sur le trône, il avait depuis peu succédé à son frère étranglé ; c'était un aussi bon souverain qu'aucun de ceux dont il est fait mention dans les histoires de Cantemir et de Knollès, où il en est bien peu qui brillent, à l'exception de Solyman, la gloire de leur race.

CXLVIII.

Il allait à la mosquée en grande pompe, et disait ses prières avec une « ponctualité plus qu'orientale ; » il abandonnait à son visir toutes les affaires de l'État, et montrait bien peu de curiosité royale ; je ne sais s'il avait des soucis domestiques ; nulle procédure n'attestait l'existence de discordes conjugales ; quatre femmes, et deux fois cinq cents concubines, toutes invisibles, ne donnaient pas plus d'embarras à gouverner qu'une reine chrétienne.

CXLIX.

S'il survenait par-ci par-là un faux pas, le crime et la criminelle faisaient peu de bruit, l'histoire n'en passait guère que par une seule bouche ; le sac et la mer réglaient tout sans

délai, et gardaient fidèlement le secret; le public n'en savait pas plus que ce vers; nul scandale ne faisait de la presse un fléau; — la morale s'en trouvait mieux, et les poissons pas plus mal.

CL.

Il voyait de ses propres yeux que la lune est ronde, et était certain que la terre est carrée, attendu qu'il avait voyagé à cinquante milles de distance et n'avait vu aucun signe qui indiquât qu'elle fût circulaire; son empire était sans limites; il est vrai que la paix en était un peu troublée çà et là par des pachas rebelles et des giaours envahisseurs; mais il faut dire aussi qu'ils ne venaient jamais jusqu'aux « Sept-Tours, »

CLI.

Excepté dans la personne de leurs ambassadeurs, qu'on y envoyait loger dès qu'une guerre éclatait, conformément au véritable droit des gens, qui, en effet, ne saurait vouloir que des misérables n'ayant jamais tenu une épée dans leurs sales mains diplomatiques, puissent exhaler leur fiel, brouiller les gens, et rédiger tranquillement leurs mensonges sous le nom de dépêches, et tout cela sans courir de risque, sans s'exposer même à voir roussir un de leurs favoris noirs.

CLII.

Il avait cinquante filles et quatre douzaines de fils; quant aux filles, dès qu'elles étaient grandes, on les confinait dans un palais, où elles vivaient comme des nonnes, jusqu'à ce qu'un pacha fût investi de quelque fonction lointaine; alors, celle dont c'était le tour était mariée sur-le-champ, quelquefois à l'âge de six ans. — Cela peut paraître singulier, mais c'est vrai; la raison en est que le pacha est tenu de faire un présent à son beau-père.

CLIII.

Ses fils étaient retenus en prison jusqu'à ce qu'ils fussent en âge de remplir un lacet ou un trône, l'un ou l'autre; mais les destins seuls savaient lequel des deux; dans l'intervalle on leur donnait une éducation de prince, comme les

preuves l'ont toujours démontré, si bien que l'héritier présomptif était trouvé également digne de la potence et de la couronne.

CLIV.

Sa Majesté salua sa quatrième épouse avec tout le cérémonial de son rang; celle-ci éclaircit ses yeux brillants, et adoucit son regard, comme il convient à une épouse qui a joué un tour à son mari; ces femmes-là sont tenues de paraître doublement attachées au maintien de la foi conjugale, pour sauver le crédit de leur banque en faillite: aucun époux ne reçoit un accueil aussi cordial que celui que sa femme a qualifié pour le paradis.

CLV.

Sa Hautesse promenant autour d'elle ses grands yeux noirs, et, les arrêtant sur les jeunes filles, selon son habitude, aperçut Juan déguisé au milieu d'elles, ce qui ne lui causa ni surprise ni mécontentement; seulement, s'adressant d'un air sage et posé à Gulbeyaz, qui s'efforçait de comprimer un soupir égaré, il lui dit: « Je vois que vous avez acheté une esclave nouvelle; c'est grand dommage qu'une simple chrétienne soit si jolie! »

CLVI.

Ce compliment, qui attira tous les regards sur la vierge récemment achetée, la fit rougir et trembler. Ses camarades se crurent perdues. O Mahomet! fallait-il que Sa Majesté fit tant d'attention à une giaour, tandis que ses lèvres impériales n'avaient presque jamais adressé la parole à l'une d'elles! Il se fit un mouvement et un chuchotement général; mais l'étiquette ne permit à personne de ricaner.

CLVII.

Les Turcs font bien, — du moins quelquefois, — d'enfermer les femmes, — parce que, malheureusement, dans ces climats funestes, leur chasteté n'a pas cette qualité astringente qui, dans le Nord, empêche les crimes précoces, et rend notre neige moins pure que nos mœurs: le soleil, qui dissout chaque année les glaces du pôle, produit sur le vice un effet tout contraire.

C'est ce qui fait qu'en Orient on est extrêmement rigide. Dans ce pays-là *mariage* est synonyme de *cadenas*, avec cette différence que le premier, une fois qu'il a été croché, ne peut plus être remis en place, gâté qu'il est, comme une pièce de bordeaux mise en perce. Mais la faute en est à leur polygamie. Pourquoi aussi ne pas pétrir à toujours deux âmes vertueuses, pour en composer ce centaure moral qui a nom l'homme et la femme?

CLIX.

Ici s'arrête notre chronique; nous allons donc faire halte; non que la matière nous manque; mais, conformément aux vieilles lois épiques, il est temps que nous carguions les voiles, et que notre poésie jette l'ancre. Pourvu que ce cinquième chant soit dûment applaudi, le sixième aura une teinte de sublime; en attendant, puisque Homère dort quelquefois, vous voudrez bien permettre à ma muse de prendre un petit somme.

NOTES DU CHANT CINQUIÈME.

¹ *Ομαρυτο ῥετο*. Cette expression d'Homère a été beaucoup critiquée: elle ne répond point à nos idées atlantiques sur l'Océan; mais elle s'applique suffisamment à l'Hellespont, au Bosphore et à la mer Égée, toute parsemée d'îles.

² Le Tombeau du Géant est une colline sur le rivage asiatique, et qui sert de but de pèlerinage pour les dévots, comme est Harrow ou Highgate. HOBHOUSE.

³ On donne ce nom aux légères et élégantes barques qui ornent les quais de Constantinople.

⁴ Au moment où lord Byron écrivait ce chant, le procès de la malheureuse reine Caroline, accusée, entre autres crimes, d'avoir eu pour amant son chambellan Bergami, qui avait commencé par être *courrier*, occupait vivement l'attention en Italie et en Angleterre. Lord Byron fait souvent allusion aux troubles domestiques de Georges IV.

⁵ « Oublieux du tombeau, tu construis des maisons. »

HORACE.

⁶ Ce qui s'exprime en anglais par *which*, et en écossais par *whilk*. Comme il s'agissait de rimer avec *milk*, *lait*, on conçoit que, dans son prétendu embarras, le poète a dû recourir au mot écossais. *N. du Trad.*

⁷ Personnage de *Joseph Andrews*, roman de Fielding.

⁸ *Human nursery*. Ce mot nous manque: il désigne la partie du logis réservée aux enfants. On dit *séminaire*, *pénitencier*: pourquoi pas *nourriciaire*? Dans la création des mots nouveaux, il faut accorder à un traicteur quelque licence. *N. du Trad.*

APPENDICE AU CHANT CINQUIÈME.

APOPHTHEGMES DE BACON.

On lit dans le *Journal de Byron*, 5 janvier 1821: « A quatre heures du matin, j'ordonnai à Fletcher de copier sept ou huit apophthegmes de Bacon dans lesquels j'ai découvert des fautes grossières qu'un écolier ne commettrait pas. Voilà les savants! Si un ignorant connu peut découvrir de pareilles balourdises, que doit-on penser du reste? Je vais me mettre au lit, car je trouve que je deviens cynique. »

APOPHTHEGMES DE BACON.

OBSERVATIONS.

91.

Michel-Ange, le fameux peintre, peignant, dans la chapelle du pape, un tableau de l'enfer, fit un des damnés si ressemblant à un des cardinaux, lequel était son ennemi, que chacun reconnaissait l'original dans la copie, à la première vue. Les choses en vinrent à ce point que le cardinal s'en plaignit au pape Clément, le priant de faire effacer cette figure. Le pape lui répondit: « Ne savez-vous pas que je puis retirer une âme du purgatoire, mais non de l'enfer. »

155.

Après le passage du Graniqne, Darius fit à Alexandre les propositions les plus séduisantes; celui-ci ayant consulté ses généraux pour savoir comment il devait répondre, Parménion dit: « Certainement j'accepterais ces offres si j'étais Alexandre. » — « Et moi aussi, » dit Alexandre, « si j'étais Parménion. »

158.

Lorsqu'on vint dire à Antigone que les ennemis lançaient des flèches en si grand nombre que le soleil en était obscurci: « Cela se trouve à merveille, car il fait chaud, dit-il, et nous combatrons à l'ombre. »

162.

Un philosophe discutait avec l'empereur Adrien, et discutait très faiblement; un de ses amis, qui l'avait en-

Ce n'était pas le portrait d'un cardinal, mais du maître des cérémonies de la cour pontificale.

Ce fut après la bataille d'Issus, pendant le siège de tyr, et non aussitôt après le passage du Graniqne, que Darius fit ces propositions à Alexandre.

Ce mot n'est pas d'Antigone, mais de Léonidas, avant le combat des Thermopyles.

Cette anecdote appartient au règne d'Auguste, et non à celui d'Adrien.

tendu, lui dit en sortant : « Il me semble que vous n'étiez pas le même qu'à votre ordinaire ; j'aurais mieux répondu que vous si je l'avais voulu. » — « Comment voulez-vous, répondit le philosophe, que je lutte contre un homme qui commande trente légions ? »

164.

Un homme découvrit un jour une grande somme d'argent enfouie dans la maison de son père, et, se sentant fort embarrassé, il écrivit à l'empereur qu'il avait trouvé un trésor ; l'empereur lui écrivit : « Uses-en. » L'homme au trésor répondit que sa condition et son état ne lui permettaient pas d'user d'une si grande somme ; l'empereur lui écrivit de nouveau : « Abuses-en. »

Ceci arriva au père d'Hérode Atticus, et cette réponse fut faite par l'empereur Nerva, qui méritait que son nom ne fût pas oublié par le plus grand, le plus sage, le plus méprisable de tous les hommes :

*If parts allure thee, think how
Bacon shined,
The wisest, brightest, meanest
of mankind.* POPE.

178.

Un des sept sages a dit que les lois étaient comme des toiles d'araignée : les petits s'y prenaient, les grands passaient au travers.

Ce mot est du Scythe Anacharsis, et non d'un Grec.

209.

Un orateur athénien dit à Démosthènes : « Les Athéniens vous tueront s'ils deviennent fous. » Démosthènes répondit : « Et ils vous tueront s'ils restent dans leur bon sens. »

Ce propos n'est pas de Démosthènes, mais il fut tenu à Démosthènes par Phocion.

221.

Sous Tibère, un philosophe, voyant le caractère de Caius, dit : « C'est de la boue détrempée dans du sang. »

Ceci a été dit, non pas de Caius (Caligula, je présume), mais de Tibère lui-même.

97.

Un roi de Hongrie fit un évêque prisonnier au milieu d'une bataille ; le pape lui ayant écrit qu'il violait les privilèges de la sainte Église en retenant un de ses fils, le roi lui envoya l'armure dont l'évêque était revêtu au moment où il avait été pris, avec ces mots : *Vide num hæc sit vestis filii tui.*

Cette réponse ne fut pas faite au pape par un roi de Hongrie, mais par Richard Cœur de Lion, en envoyant au pape la cuirasse de l'évêque de Beauvais.

267.

Une vieille femme offrait une pétition à Démétrius, roi de Macédoine : celui-ci répondit qu'il n'avait pas le temps ; alors cette vieille élevant la voix : « Que ne chargez-vous un autre de régner ? »

Ceci n'arriva point à Démétrius, mais à Philippe, roi de Macédoine.

I.

VOLTAIRE.

Ayant avancé que Bacon était souvent inexact dans ses citations historiques, j'ai cru nécessaire de donner quelques exemples au hasard à l'appui de mon assertion. Ce ne sont que des erreurs sans importance. Cependant, pour de pareilles erreurs, un écolier de quatrième serait fouetté ; et c'est pour avoir commis une demi-douzaine d'erreurs semblables que l'on a traité Voltaire d'écrivain superficiel, Voltaire, dit Warton, écrivain de recherches profondes beaucoup plus qu'on ne se l'imagine, et qui a dévoilé la littérature et les mœurs des époques encore barbares avec une admirable sagacité et une grande pénétration. Si l'on veut un second témoignage en faveur de Voltaire, on peut consulter l'excellent ouvrage de lord Holland sur la vie et les écrits de Lope de Vega, t. 1^{er}, p. 215, édit. de 1817.

Voltaire a été appelé un *écrivain superficiel* par ce même homme, de cette même école qui appelle l'ode de Dryden une *chanson d'homme ivre* ; cette école (elle s'appelle ainsi, je crois, parce qu'elle n'a pas encore complété son éducation), avec tout son bagage d'épopée et d'excursions, n'a rien produit qui vaille ces deux mots dans *Zaïre* : *Vous pleurez!*

... Il est trop vrai que l'honneur me l'ordonne,
Que je vous adorais, que je vous abandonne,
Que je renonce à vous, que vous le désirez,
Que sous une autre loi... *Zaïre*, vous PLEUREZ!

ou un seul discours de *Tancrède*. Toute la vie de ces apostats, de ces renégats, avec leur morale au thé et leurs trahisons politiques, ne peut offrir, malgré leurs prétentions à la vertu, une seule *action* qui égale ou approche la défense de la famille de Calas par ce grand et immortel génie, Voltaire l'universel!

Je me suis aventuré à faire remarquer cette absurdité « d'un des plus grands génies qu'ait produits l'Angleterre, et peut-être le monde entier, » pour prouver combien nous sommes injustes en condamnant le plus grand génie de la France en raison d'inadvertances dont ne s'est pas fait faute le plus grand génie de l'Angleterre. Demande : Bacon était-il une plus grande intelligence que Newton ?

II.

CAMPBELL.

Me trouvant en humeur de critiquer, je veux, après avoir relevé les erreurs de Bacon, dire deux ou trois mots, en passant, de l'ou-

vrage sur les poètes anglais par Campbell, si célèbre à bon droit. Je fais ceci dans de bonnes intentions, et j'espère qu'on ne s'y méprendra pas. Si quelque chose pouvait ajouter à l'estime que je professe pour le talent et le caractère de M. Campbell, ce serait sa glorieuse, classique et honorable défense de Pope contre le cant vulgaire du jour, et Grub-street.

Les inadvertances dont je veux parler sont celles-ci :

Premièrement, en parlant d'Anstey, il l'accuse d'avoir pris ses principaux caractères dans Smolett. Or, le *Guide à Bath* d'Anstey fut publié en 1766, et *Humprey Clinker*, de Smolett (le seul ouvrage de Smolett auquel il ait pu prendre le caractère de Tabitha), fut écrit pendant la dernière résidence de Smolett à Leghorn, en 1770. Si quelqu'un a emprunté, Anstey est le créancier et non le débiteur. Je m'en rapporte aux propres dates de M. Campbell dans les *Vies de Smolett et d'Anstey*.

Secondement, M. Campbell, dans la *Vie de Cowper* (note à la p. 358, t. II), dit qu'il ne sait de qui Cowper veut parler dans ces deux vers :

Nor he who, for the bane of thousands born,
Built God a church and laugh'd his word to scorn.

Le calviniste désigne ici Voltaire et l'Eglise de Ferney, avec son inscription : *Deo erexit Voltaire*.

Troisièmement, dans la *Vie de Burns*, M. Campbell cite aussi Shakspeare :

To gild refined gold, to paint the rose
Or add fresh perfume to the violet.

Cette leçon n'est point conforme au texte original :

To gild refined gold, to paint the lily
To throw a perfume on the violet.

Un grand poète qui en cite un autre doit être correct. Il doit aussi être exact lorsqu'il accuse un frère du Parnasse du crime terrible d'avoir emprunté. Un poète peut tout emprunter, sauf de l'argent, de préférence aux pensées des autres : car il est sûr qu'on les lui réclamera ; mais il est dur, lorsqu'on est le prêteur, d'être dénoncé comme débiteur ; et c'est le cas d'Anstey vis-à-vis de Smolett.

Puisqu'il existe un honneur parmi les voleurs, qu'il y en ait quelque peu parmi les poètes ; et personne n'y peut contribuer plus efficacement que M. Campbell, qui possède une réputation si bien établie d'originalité, et qui est le seul poète de notre époque, excepté Rogers,

auquel on puisse reprocher (et dans ce cas c'est un reproche véritable) d'avoir trop peu écrit. Ravenne, 5 janvier 1821.

On lit dans le *Journal de lord Byron*, 10 janvier 1821 : « Lu les *Poètes* de Campbell, corrigé quelques *lapses calami* ; un bon ouvrage, — quoiqu'en style affecté — mais sa *Défense de Pope* est glorieuse. — Il est vrai que c'est également sa cause. — N'importe, — c'est un très bon ouvrage, et qui lui fait grand honneur. »

DON JUAN.

PRÉFACE

DES CHANTS SIXIÈME, SEPTIÈME ET HUITIÈME.

Les détails du siège d'Ismaïl, qui remplissent les deux chants suivants, VII et VIII, sont tirés d'un ouvrage français intitulé *Histoire de la Nouvelle-Russie*. Quelques-unes des actions que l'auteur attribue à don Juan ont un fondement historique ; tel est le fait d'avoir sauvé un enfant ; cela arriva au feu duc de Richelieu, alors jeune volontaire au service de la Russie, et qui devint, dans la suite, le fondateur et le bienfaiteur d'Odessa, où son nom et son souvenir vivront éternellement entourés de respect et de reconnaissance.

L'on trouvera également, dans ces chants, une ou deux stances sur le feu marquis de Londonderry ; elles étaient écrites avant sa mort. Si le parti de l'oligarchie était mort avec lui, ces stances eussent été supprimées : mais je ne vois rien dans sa vie ni dans sa mort qui puisse restreindre la libre expression des opinions de ceux qu'il a passé toute sa vie à opprimer. Qu'il ait été un homme aimable dans la vie privée, cela peut être vrai ou non ; mais cela n'a aucun rapport avec sa vie publique ; et quant à pleurer sa mort, il en sera temps quand l'Irlande aura cessé de pleurer le jour de sa naissance. Comme ministre, je l'ai toujours regardé (et je suis ici l'organe de millions d'autres personnes) comme le ministre le plus despote et le plus dénué d'intelligence qui ait jamais tyrannisé un pays. C'est la première fois, depuis les Normands, que l'Angleterre a été insultée par un ministre qui ne parlait pas anglais, et que le Parlement a souffert qu'on le régénât dans le style de mistress Malaprop¹.

Je ne dirai rien du genre de sa mort, sinon que si un pauvre radical, comme Waddington ou Watson, se fût coupé la gorge, on l'eût enterré dans un carrefour avec les emblèmes ordinaires du

pieu et du maillet; mais le ministre était un élégant lunatique, un sentimental suicide, il se coupa habilement l'artère carotide. (Que bénie soit leur science anatomique!) Hélas! et le cortège! et l'abbaye! et les syllabes de la douleur qui s'échappaient involontairement du cœur des journalistes! et la harangue élogieuse du coroner en face du corps sanglant du décedé (un Antoine digne d'un tel César)! et la nauséabonde et atroce hypocrisie de cette foule dégradée de gens conjurés contre tout ce qui est sincère et honorable! Sa mort prouve, la loi en main, qu'il était nécessairement ou un félon ou un insensé². Ainsi, dans l'un ou l'autre cas, il n'y a pas grand sujet à panégyrique³. Pendant sa vie il a été — ce que tout le monde sait, et ce dont tout le monde souffrira encore pendant bien des années, à moins que sa mort ne serve de leçon morale aux Séjans⁴ de l'Europe. Les nations ont au moins cette consolation, de savoir que leurs oppresseurs ne sont pas heureux, et qu'ils jugent eux-mêmes leur propre conduite au point d'anticiper sur la sentence de la postérité. — Mais ne parlons pas davantage de cet homme, et que l'Irlande enlève les cendres de son Grattan du sanctuaire de Westminster. Le patriote de l'humanité doit-il reposer près du Werther de la politique?

Quant aux objections que l'on a faites sur les autres licences que contiennent les chants déjà publiés, je me contenterai de citer Voltaire: « La pudeur s'est enfuie des cœurs, et s'est réfugiée sur les lèvres; plus les mœurs sont dépravées, plus les expressions deviennent mesurées; on croit regagner en langage ce qu'on a perdu en vertu. »

Ces paroles sont la vérité même, appliquées à la population corrompue et hypocrite qui forme le levain de la génération anglaise actuelle, et c'est la seule réponse qu'elle mérite. L'épithète de blasphémateur, celles de radical, libéral, jacobin, réformiste, dont ces dogues fatiguent les oreilles de ceux qui les écoutent, sont un honneur pour tout le monde quand on songe pour quels hommes elles furent d'abord inventées.

Socrate et Jésus furent mis à mort comme *blasphémateurs*, et beaucoup d'entre ceux qui se sont opposés courageusement aux abus les plus grossiers que l'on a faits du nom de Dieu et de l'esprit de l'homme, ont subi de même le martyre; mais la persécution n'est pas la réfutation, ni même le triomphe; le misérable infidèle, comme on l'appelle, est probablement plus heureux dans sa prison que le plus orgueilleux de ses assaillants. — Je n'ai rien à dire de ses opinions; — elles peuvent être bonnes ou mauvaises, — mais il a souffert pour elles, et ses souffrances endurées pour sa foi poli-

tique feront plus de prosélytes à son déisme que l'exemple de prélats hétérodoxes⁵ n'en fera au christianisme, que n'en fera à la tyrannie celui d'hommes d'Etat se suicidant, ou d'homicides salariés à cette alliance impie qui insulte le monde en prenant le nom de « sainte. » Je ne voudrais pas fouler aux pieds les êtres vils et les cadavres, mais il serait bon que les membres des classes d'où sont sortis ces personnages diminuassent un peu de cette hypocrisie, qui est le vice le plus monstrueux de cette époque menteuse de spoliateurs à double face; — mais en voici assez pour aujourd'hui.

Pise, juillet 1822.

NOTES DE LA PRÉFACE

DES CHANTS SIXIÈME, SEPTIÈME ET HUITIÈME.

¹ Voir la comédie de Shéridan, *les Rivaux*.

² Je dis *la loi* en main, *la loi* de l'Angleterre: les lois de l'humanité, en général, sont plus indulgentes; mais, comme les monarchistes ont toujours le mot *la loi* à la bouche, il est bon de voir comment ils s'y conforment.

³ A propos de ce passage, un *Magazine* du temps observa: « Lord Byron ne paraît pas savoir qu'il est très possible pour un gentilhomme anglais d'être à la fois un félon et ce que l'on appelle communément un fou.

⁴ Il faut excepter Canning; Canning est un homme de génie presque universel, un orateur un poète, un homme d'Etat. Un homme de mérite ne peut vouloir continuer l'œuvre de son prédécesseur lord C... Si jamais un homme fut capable de sauver le pays, c'est Canning; le voudra-t-il? Je l'espère pour ma part.

⁵ Lorsque lord Sandwich dit qu'il ne connaissait pas de différence entre l'orthodoxie et l'hétérodoxie l'évêque Warburton répliqua: « L'orthodoxie, milord, c'est *ma doxie*; et l'hétérodoxie c'est *la doxie* d'un autre. » Un prélat de nos jours semble avoir découvert une troisième espèce de *doxie* qui n'a pas encore grandement relevé, aux yeux des élus, ce que Bentham appelle *churoh of Englishism*.

CHANT SIXIÈME¹.

I.

« Il est, dans les affaires des hommes, un flux et reflux qui, pris à la marée montante, » — vous savez le reste², et la plupart d'entre nous en ont fait parfois l'expérience; nous croyons du moins qu'il en est ainsi, quoique bien peu aient saisi le moment avant qu'il fût passé sans retour. Mais nul doute que tout ne soit pour le mieux; — il ne faut pour